L'Iconographie emblématique de Jésus-Christ.

LE CHRIST-PÊCHEUR ET SES ENGINS : LES SIRÈNES.

LE CHRIST-PÊCHEUR.

Sur le bord de la Mer de Galilée Jésus marchait, pendant que, tout près, les deux pêcheurs Simon et son frère André jetaient à l'eau leur filet. De la rive où il s'était arrêté, Jésus leur cria : Venez ; suivez-moi, et je ferai de vous des pêcheurs d'hommes. Quittant aussitôt leurs filets, les deux frères le suivirent.

Quelques pas plus loin deux autres pêcheurs, Jacques et Jean, son frère, se tenaient pareillement dans une barque et réparaient leurs filets. Et Jésus les appela pour faire, d'eux aussi, des pêcheurs d'hommes ; alors, laissant dans leur bateau Zébédée, leur père, avec les mercenaires, Jacques et Jean le rejoignirent et partirent avec lui[1].

Ce fut le premier appel du Sauveur à ceux qu'il voulait s'adjoindre pour la pêche des âmes qu'il venait faire en ce monde.

Ce récit, que saint Marc fait au seuil de son Évangile, impressionna vivement les maîtres de l'Église des premiers temps, et, très tôt, le Christ-Pêcheur y fut glorifié par les écrits et par les arts. N'avait-il pas, du reste, été prédit sous cet aspect dans les Écritures Sacrées de l'Ancienne Loi ?

La prophétie d'Habacuc nous dit, en effet, du Seigneur : « Il prend tout à l'hameçon — il le tire avec son filet — le rassemble dans ses rets — et c'est pourquoi il est dans la joie ; il jubile — c'est pourquoi il sacrifie à son filet — ct il offre de l'encens à ses rets[2] ».

Aussi les Pères des premiers siècles sont souvent revenus à cette allégorie du Christ-Pêcheur d'hommes. « Il a voulu, dit saint Grégoire de Nazianze se faire pécheur afin de tirer de l'abîme le poisson, c'est-à-dire l'homme qui nage dans les eaux inconstantes et périlleuses de la vie[3] ».

Saint Cyrille de Jérusalem disait à ses catéchumènes : « Jésus vous prend à l'hameçon, non pour vous faire mourir, mais pour que vous naissiez à une vie nouvelle[4] ».

Saint Clément d'Alexandrie dans son Hymne au Christ Sauveur[5], exprime la même pensée : « Divin pêcheur d'hommes, tu sauves les poissons qui nagent dans la mer du vice, et tu les retires de l'onde ennemie ».

---

[1] Cf. St Marc, *Évang*. I, 17-20.
[2] Habacuc, *Prophétie*, I, 15, 16. Traduct. A. Crampon.
[3] St Grégoire de Nazianze, *Orat*. XXI, 1.
[4] St Cyrille de Jérusalem, *Procatechum*. IV.
[5] V. 24 seg.

Saint Paulin de Nole, dans son Épître à l'évêque Delphin de Bordeaux s'adresse directement au Sauveur et lui dit : « Je me souviens que pour moi vous avez été non seulement père, mais aussi Pierre, c'est-à-dire pêcheur, parce que vous avez jeté l'hameçon pour me tirer de l'abîme des flots amers de ce siècle, afin que je devienne une proie de salut, et que je meure à la nature à qui je vivais, pour vivre au Seigneur à qui j'étais mort ».

Et saint Ambroise : « Il a plongé l'hameçon dans les profondeurs ; le Verbe de Dieu s'est fait pêcheur ; il a jeté son fi1et : il a soulevé (vers le ciel) notre vie à tous[1] ».

Ainsi donc des docteurs de l'Occident, comme de ceux de l'Orient, c'est-à-dire de l'Église universelle d'alors, est monté, vers le Christ-Pêcheur, le même chant de reconnaissance.

Fig. I. — Verre gravé, d'après Martigny.

Fig. II. — Pierre gravée, d'après Costadoni Del Pesce, pl. II, VIII.

Et, comme toujours, les artistes, interprètes fidèles du maître de la foi, se sont fait les échos de leur pensée, et l'ont rendu sensible à nos yeux.

Un fond de verre gravé, des premiers siècles, représente le Sauveur, vêtu de la tunique et du pallium romains, et tenant à la main, suspendu par un fil, un poisson pris à l'hameçon[2] (Fig. I).

Une pierre gravée, d'art chrétien, montre le Christ debout, en pêcheur ; il tient au bout d'une ligne le poisson pêché, et près de lui son nom conventionnel et mystérieux est écrit : *Ictus* (Fig. II).

Une fresque de la Catacombe de Saint Callixte, à Rome, nous montre le Sauveur, assis sur un rocher ou sur un tertre du rivage ; il tire hors de l'eau un poisson pris à la ligne de fond[3] (Fig. III).

Fig. III. — Fresque de la Catacombe de St Callixte, à Rome.

[1] Ap. D. Leclercq, *Dict. d'Archéologie Chrétienne*, fasc. LXIV, col. 2, 305.
[2] Cf. Martigny, *Dict. des Antiq. Chrét*. p. 518.
[3] Martigny, *Ibid*. et D. Leclercq, *Manuel d'Arch. Chrétienne*, t. I, p. 140.

Une pierre gravée, d'art chrétien, représente une barque de laquelle un des pêcheurs jette son filet et l'autre plonge sa ligne, double image du Sauveur et de l'apôtre Pierre le premier appelé à la pêche mystérieuse des âmes. C'est une scène semblable qui a été gravée sur la pierre de l'antique anneau sigillaire des Papes, « l'Anneau du Pêcheur » : le Christ y pêche à la ligne, pendant que l'Apôtre projette son filet.

Les artistes de Rome et de l'Italie ne furent pas seuls à user de l'expressive représentation du Christ-Pécheur :

Sur le sarcophage gallo-romain de la Gayolle, Jésus « pêche des poissons qui se transforment en brebis quand ils sont à terre, et près d'eux repose l'ancre de l'espérance éternelle[1] » (Fig. IV).

Fig. IV. — Le Christ-Pêcheur sur le sarcophage de la Gayolle.

Sur un bas relief chrétien très ancien, provenant de Mayence, le Christ-Pêcheur tire de l'eau un poisson : c'est le pêcheur d'âmes[2] ».

⁂

Nous voilà donc en présence d'une emblématique que les documents figurés, après les textes vénérables, ont mis à bon rang dans le domaine de l'art chrétien le plus ancien : C'est le divin et bienfaisant séducteur des Âmes que nous retrouverons souvent, dans l'iconographie emblématique.

Nous l'y verrons les attirant à lui par sa douceur avec l'image de l'Agneau, de la Brebis, de la Colombe..., par sa suavité avec les emblèmes du Miel, de la Rose, du Lys..., avec maintes autres figurations il se fera très attirant par ses dons aimables, par sa science indéfectible, par sa bonté secourable et consolante, par son Cœur ouvert, enfin !…

Mais ici…, sous l'emblème du pêcheur, il nous place dans une région plus austère infiniment : le Sauveur ne s'y montre pas courant après la brebis qui se fourvoie loin de lui ; il attend l'âme et la prend soit à l'hameçon, soit à la nasse ou au filet.

L'hameçon qui entre brusquement dans la chair et la déchire, c'est la douleur corporelle que Dieu envoie, héritage plus ou moins inévitable de l'humaine nature, et qui, bien accueillie, nous purifie, nous exhausse vers Dieu. Elle est alors ce que François Coppée a si bien nommé : « la Bonne Souffrance ».

---

[1] Cf. Salomon Reinach, *Le Musée chrétien de la chapelle St Louis de St Germain-en-Laye*, in *Revue Archéologique*, 1903, p. 282.
[2] Ibid. *Rev. Arch*. 1903, p. 293.

Le filet, la nasse, en lesquels le poisson se débat désespérément sans trouver d'issue, c'est pis encore : C'est l'angoisse de l'esprit, la torture intime du cœur, du cœur qui est ce que l'homme porte en lui de plus vibrant, de plus douloureusement sensible ! C'est l'état de ces malheureux au fond desquels d'étranges tempêtes ont été soulevées, par leur faute quelquefois, et plus souvent par la méchanceté, l'intérêt, l'orgueil, les trahisons ou les défaillances d'autrui ; souffrances pitoyables que Dieu n'envoie pas lui-même mais qu'il laisse se produire, comme laisse s'effectuer les fautes contre Lui-même, et dont il ne bénit pas les responsables.

Douleurs du corps, angoisses de l'esprit, ou déchirements atroces du cœur qui semblent parfois des défis de Dieu au courage et la raison de ses fils : c'est l'épreuve divine, c'est la manière violente par laquelle le Christ élève finalement un être au-dessus de l'eau commune, pour de futures, d'éternelles compensations.

Les documents figurés plus haut, nous montrent cette pêche douloureuse de l'âme par l'Hameçon symbolique.

On doit aussi la voir, je crois, dans la décoration des grands vases chrétiens de Bulla-Regia où la Colombe pêche à la ligne un poisson[1]. On sait que la colombe, emblème ordinaire du fidèle, le fut aussi parfois du Sauveur : nous verrons plus loin le poète Ennodius saluer le Christ du nom de « Colombe » (Fig. V).

Fig. V. — La Colombe péchant sur un vase de Bulla-Regia.

⁂

LE CHRIST PÊCHÉ.

Exceptionnellement, dans les temps très anciens et par une allégorie un peu moins limpide que celle que nous venons d'examiner, Jésus lui-même fut aussi figuré comme pris à la ligne par son Père :

Jules l'Africain l'appelle « le Grand Poisson pris à l'hameçon de Dieu, et dont la chair nourrit la Terre entière[2] ».

[1] Cf. D. H. Leclercq, *Dict. d'Archéol. Chrét.* fasc. LXIV, fos *Harmmam Djarradjii*.
[2] Julii African. *Narratis de iis quæ, Christomalo in Perside accederunt*. Ap. Didron, *Histoire de Dieu*, p. 331.

C'est là ce que semble interpréter le Poisson reproduit par Cloquet, et que nous voyons rattaché au Trident, image de la Croix, par la ligne et l'hameçon[1] (Fig. VI) ; Nous verrons plus loin un autre exemple de cette conception mystique.

Fig. VI. — Le Christ-Pêché, d'après Cloquet.

⁂

Mais revenons au fidèle devenu la douloureuse proie du Christ-Pêcheur : Le filet en nappe réticulée de corde n'étant pas facile à représenter, les artistes premiers du Christianisme, et notamment les graveurs de pierres fines et les sculpteurs, le remplacèrent par la nasse qui n'est, en réalité, qu'un filet rigide.

Fig. VII. — L'anneau sigillaire de St Arnoul, 614-626.

L'anneau de saint Arnoul (Fig. VII), évêque de Metz, de 614 à 626, qui est conservé dans cette ville, nous montre une nasse près de laquelle nagent deux poissons tandis qu'un autre est presque entièrement entré dans l'engin[2]. Il n'est pas douteux, et c'est bien l'avis général, que la Nasse figure ici Jésus-Christ qui fut appelé souvent RETE, *le Filet*, dans le langage conventionnel et mystérieux des premiers siècles :

[1] Cf. L. Cloquet, *Essai sur la décoration architectonique*, in *Revue de l'Art Chrétien*, 1901 p. 405.
[2] Cf. M. Deloche, *Étude sur les anneaux sigillaires des premiers siècles du Moyen-Âge*, p. 86.

Il est, dit saint Damase, le Verbe, l'Homme, le Filet, la Pierre, la Demeure, « Verbum, Homo, *Rete*, Lapis, Domus, omma Christus Jesus[1] ».

Ennodius le salue comme : l'Hostie, l'Arbrisseau, la Pasteur, la Montagne, le *Filet*, la Colombe[2].

Et Orientius l'appelle à son tour : le *Filet*, le Soleil, 1'Époux, la Semence, la Montagne, l'Étoile et le Maître[3].

⁂

L'Hameçon, comme la Nasse, ne fut pas seulement un instrument professionnel dans la main du divin Pêcheur : il fut aussi de Lui un emblème direct qui le représenta.

Le commandeur de Rossi a reproduit une peinture des Catacombes où Léviathan sous la forme d'un Minotaure marin s'avance vers un Hameçon dans lequel on peut voir l'image, très mystérieuse, du Christ. Cette conception se retrouve beaucoup plus tard dans l'enluminure médiévale : Le beau manuscrit de l'Abbesse Herrarde de Landsberg, l'Hortus deliciarum, nous montre… Dieu le Père tenant à la main une ligne qu'il plonge au fond de la mer. La corde de la ligne est formée des bustes des patriarches, des prophètes, des rois qui s'enchaînent l'un à l'autre, depuis Adam qui touche à Dieu, jusqu'à David qui touche à l'Hameçon. Cet Hameçon divin n'est autre que Jésus-Christ lui-même, crucifié. Ainsi le Christ va chercher dans les bas-fonds de l'abîme Léviathan qui mord à l'appât divin, pour en périr[4]…

LE POISSON DE TOBIE, EMBLÈME DE JÉSUS-CHRIST.

« Le Christ, nous dit l'iconographe Didron[5], citant du reste-presque littéralement saint Augustin[6], c'est le Poisson que le jeune Tobie retira vivant du fleuve, et dont le Cœur brûlé durant sa Passion, a chassé Satan[7] ».

Si le cœur du poisson mystérieux délivrait des démons, son fiel redonnait aux yeux des aveugles la clarté[8]. Par ce texte, la symbolique établit un lien de pensée entre le Poisson et l'idée, tant chère à à elle, du Christ-Lumière, du Rédempteur qui rend aux Âmes aveuglées par les vices, la claire vision du devoir et de la vérité, après l'avoir rendue au monde qu'enveloppaient « les ténèbres de l'erreur ». C'est la double raison en vertu de laquelle l'épisode biblique de Tobie acquit droit de cité dans l'art chrétien dès le temps des Catacombes.

On l'y voit dans une fresque des galeries souterraines des saints Thrason et Saturnin, ainsi qu'en plusieurs autres cryptes chrétiennes, et sur de nombreux objets d'art mobiliers.

Un fond de verre gravé que je reproduis ici, après Krauss, Martigny, les Bénédictins de Farnborough et autres, présente le Sauveur, non plus en Christ pêcheur, mais sous l'aspect du Poisson bienfaisant pêché par le jeune Tobie (Fig. VIII).

---

[1] St Damase, *Carm*. VI.
[2] Ennodius, *Carm*. Lib. I, chap. IX.
[3] Orientius, ap. D. Martène et Durand, *Thésaur. anecdot*. t. V, col. 40.
[4] Cf. Didron, *Histoire de Dieu*, p. 333.
[5] Didron, *Ibid*. p. 332.
[6] St Augustin, *Serm*. IV, des *SS. Ap. Petr. et Paul*.
[7] St Optat de Milève s'exprime de même : Lib. III, *Contr. Parmen*.
[8] *Livre de Tobie*, VI, 9.

Fig. VIII. — Poisson de Tobie sur un verre doré des Catacombes.

L'ANTITHÈSE DU CHRIST-PÊCHEUR : LA SIRÈNE MEURTRIÈRE.

Encore que la représentation de la Sirène ne soit entrée dans l'emblématique chrétienne, en tant qu'image de Satan et de ses séductions, que longtemps après le Poisson, elle apparaît cependant dans la décoration des Catacombes de Lucine et d'Eusèbe[1]. Sa plus grande vogue a surtout prévalu pendant la période romaine en France. Elle y exprime une conception symbolique absolument opposée à celle du Christ pêcheur : comme Lui, elle pêche le Poisson fidèle ; comme Lui le prend par la douleur ; mais alors qu'il élève sa proie au-dessus des eaux pour une autre existence heureuse, elle, au contraire, l'entraîne au fond des eaux pour un avenir de malheur permanent.

Souple séductrice, on la voit s'enrouler aux chapiteaux de nos églises, sur les frises, sur les archivoltes et jusque sur les pavages[2]. Je l'ai rencontrée :

À Airvault, Maillezais (Fig. IX), Saint-Maixent, Sciecq, Glenay, la Ferrière, Nueil-sur-Dive, en Poitou ;

À Ursel et à Jumilly, dans la Picardie ; à Saint-Julien de Brioude, en Limousin, etc.

Fig. IX. — Une séductrice : la Sirène de Maillezais (Poitou).

Plus expressive ailleurs, elle serre les poissons aux branchies ou bien à plein corps, et les étouffe :

---

[1] Cf. Garucci, t. V.

[2] Cf. L. Charbonneau-Lassay, *Les Sirènes des églises romanes de la région Poitevine*, in *Rev. du Bas Poitou*, 1916, Livre II.

À Foussais, à Benet, en Poitou ;

À Cunault, en Anjou ; à Saint-Ours-de-Loches et à Candes, en Touraine ; à Saint-Michel-de-l'Aiguille, au Puy en Velay ; à Saint-Germain-des-Prés, à Paris (Fig. X) ; à Laruns, en Béarn…

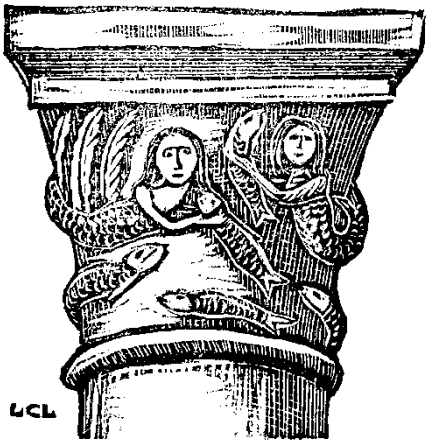


Fig. X. — Des étouffeuses : les Sirènes de Saint-Germain-des-Prés, à Paris.

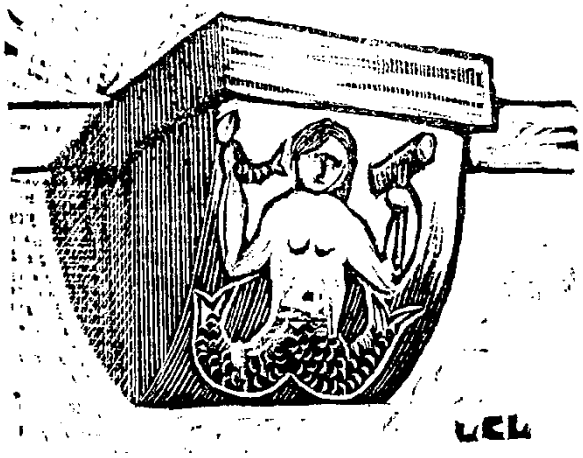


Fig. XI. — Une assommeuse : la Sirène d'Echillais (Saintonge).

En d'autres églises, elle les frappe de sa massue ou les éventre d'un coup de couteau :

À Cunault, à Saint-Aubin d'Angers, à Echillais (Fig. XI), en Saintonge ; à Basses, à Mortagne (Fig. XII) en Poitou ; à Saint-Michel-du-Puy, etc.

Fig. XII. — Une éventreuse : la Sirène de Mortagne (Poitou). Pavé de carrelage.

Cette énumération, prise au hasard de mes notes, suffit à montrer la grande faveur qu'eut en toute la France l'emblème de la Sirène mystique.

Avec l'ensorcelante et souple séductrice, ce n'est plus la« bonne souffrance » qui atteint l'homme, mais la douleur désespérante qui s'accroît aux efforts de la victime, et je me demande quels liens de filiation relient la Sirène de nos mystiques romans au « Léviathan femelle qui habite le fond des mers[1] », et dont elle partage la malédiction.

Dans nos provinces occidentales tout au moins, le plus grand nombre des églises où figure la Sirène sont d'anciennes demeures, ou d'anciennes possessions monastiques : Au prieuré de Cunault, de l'Ordre de saint Benoît, qui fut bâti au XIIe siècle par les seigneurs de Loudun, la Sirène attirante et traîtresse se voyait partout, du pavage colorié jusqu'au sommet des colonnes ; et quand les moines de ce monastère levaient les yeux vers les voûtes où se dissolvaient en parfum les spires bleutées des encens, la tragique leçon de la Sirène, séductrice, voluptueuse et meurtrière inexorable, s'imposait à leur pensée ; puis, quand ces hommes en qui, malgré toutes les clôtures, toutes les austérités, et toutes les plus réelles épurations, palpitaient des cœurs de chair et coulait du vrai sang, quand ces hommes, dis-je, laissaient leurs regards s'abaisser, leurs yeux voyaient leurs pieds qui foulaient les sirènes… Alors, certainement pour beaucoup d'entre eux, se réalisait la forte parole de saint Augustin : « En eux se taisaient les fantômes de la terre et des eaux, de l'air et du ciel même, et leurs âmes se taisaient à elles-mêmes[2] ».

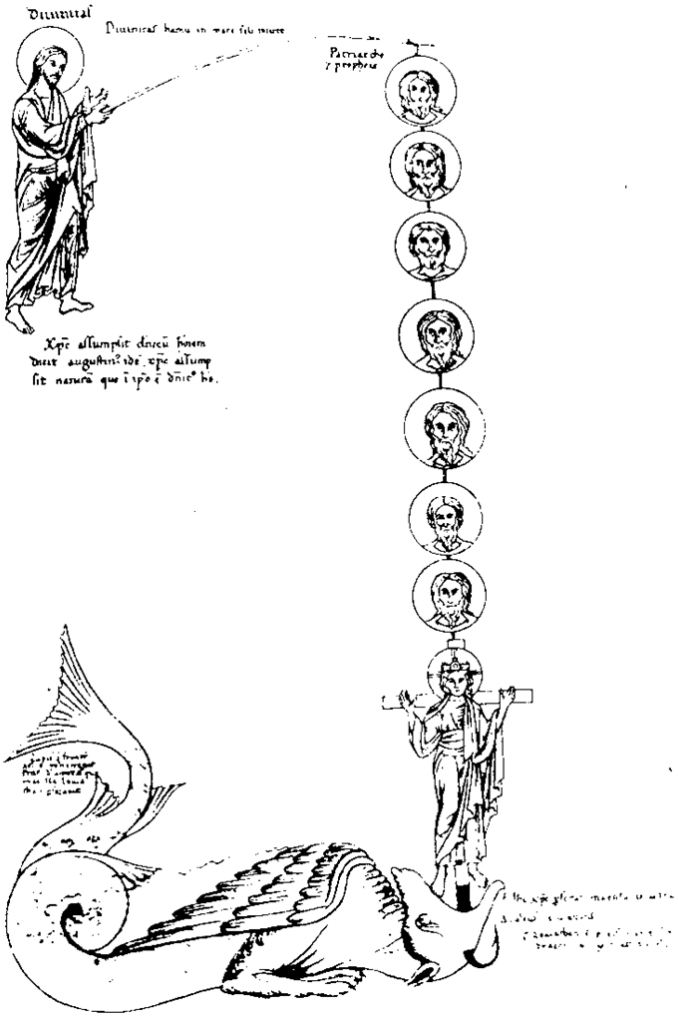
Loudun (Vienne).

L. CHARBONNEAU-LASSAY.

[1] *Livre d'Hénoch*, LX, 7, (Traduct. de Martin), p. 120.
[2] Saint Augustin, *Confess*. Livr. IX, chap. X, 3.

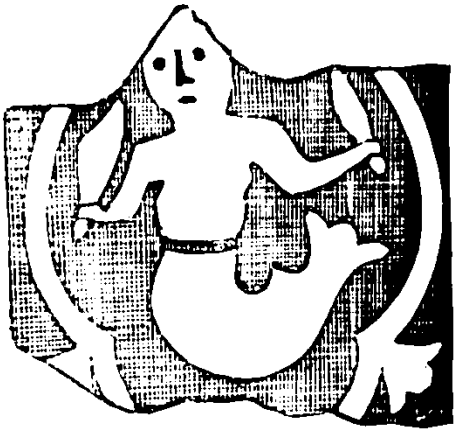
DOCUMENTATION ANNEXE.

P. 6 : Ms. de Herrarde de Landsberg, l'*Hortus deliciarum*, f° 84 : Dieu-Pêcheur, la généalogie de Jésus, Léviathan.

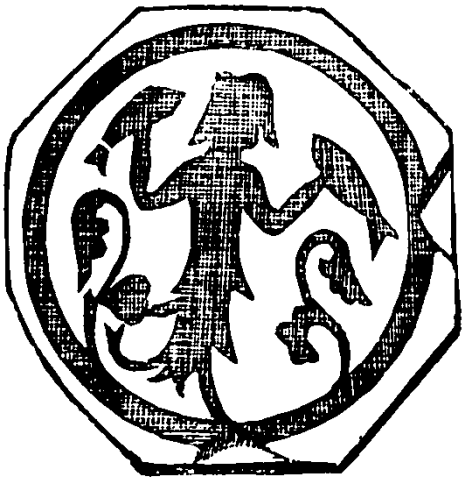


P. 7-9 : L’ANTITHÈSE DU CHRIST-PÊCHEUR : LA SIRÈNE MEURTRIÈRE.

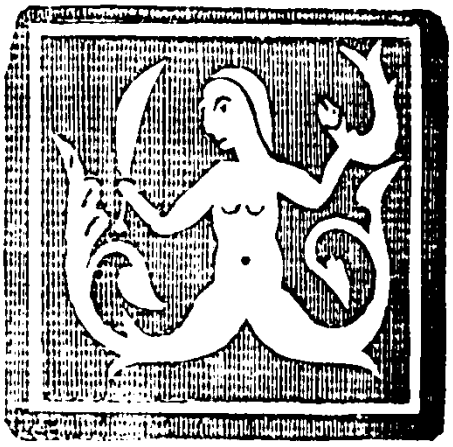
« La Revue du Bas-Poitou », 1916, p. 96-109. Louis Charbonneau-Lassay, « Les sirènes de nos églises romanes ». (*Ensemble des vignettes et de la planche, parues dans le numéro*).



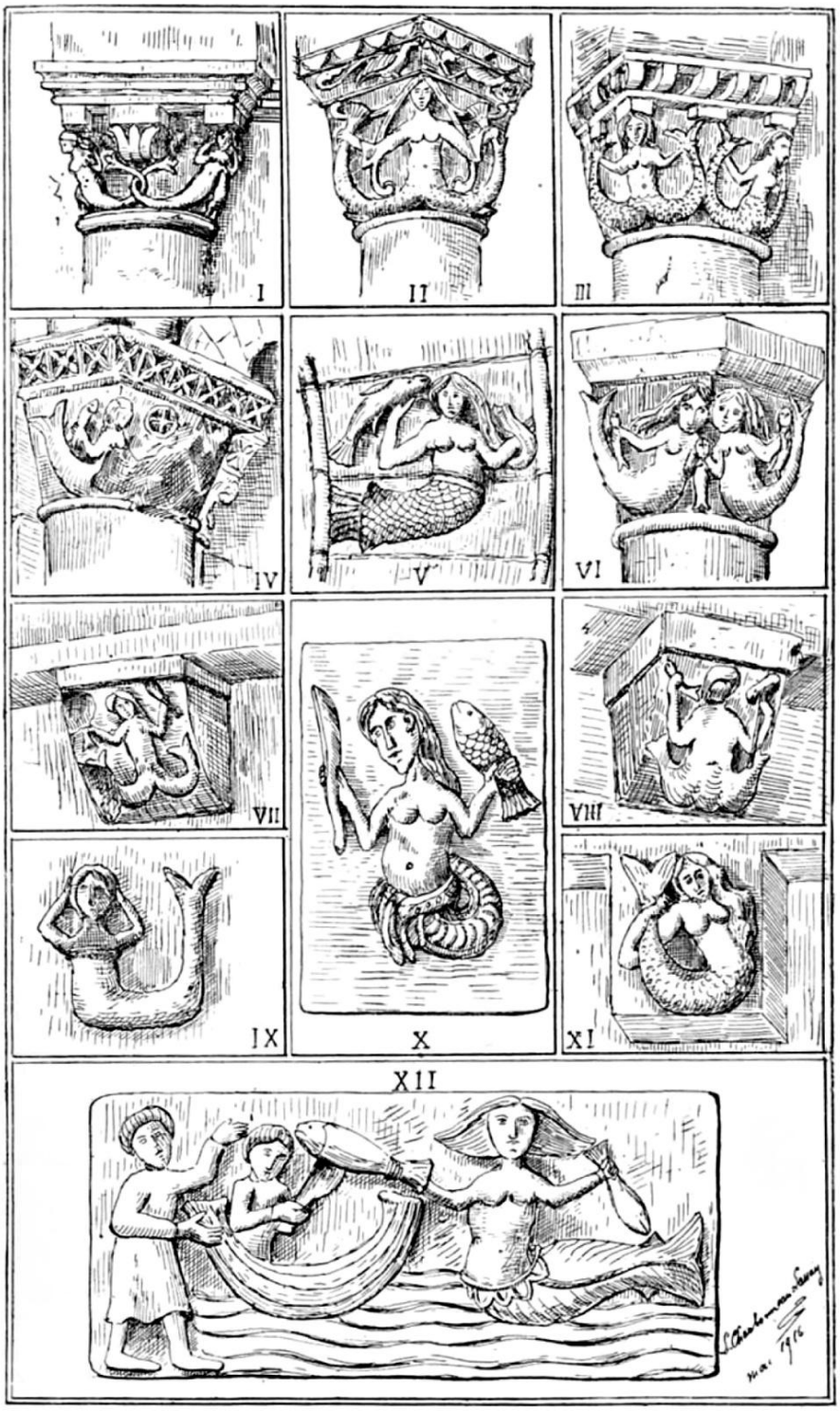
1° *Grav.* Pavé émaillé de l'ancienne abbatiale de Charroux (Vienne), XIIe siècle.



2° *Grav.* Pavé vernissé du prieuré de Cunault (XIIe s.)



3° *Grav.* Carreau vernissé de St-Pierre de Mortagne Vendée (XIIe s.)


I
II
III
IV
V
VI
VII
VIII
IX
X
XI
XII